



# Sursis

FERRÉZ & DE MAIO

Plus d'informations sur les auteurs, la favela,  
les violences policières sur [www.anacaona.fr](http://www.anacaona.fr)



## Comment ça s'est passé

À l'époque – il y a de cela pas mal d'années – je sillonnais les favelas du Brésil pour faire des concerts de rap. Il m'est arrivé de chanter sur des scènes gigantesques montées par les habitants, et il m'est arrivé aussi de chanter sur une table de billard.

Et puis un jour, j'ai atterri à la rédaction du magazine *Rap Brasil* (1999-2009). Sur l'une des tables, j'ai remarqué des dessins excellents, j'en suis resté bouche-bée, j'ai demandé de qui ils étaient, là-dessus Alexandre De Maio me répond que c'est son hobby. Moi, qui ai toujours rêvé d'être dessinateur, qui ai réalisé plusieurs fanzines, et qui suis finalement devenu écrivain parce que j'étais une brêle en dessin ! Je suis immédiatement devenu fan.

Quelques jours plus tard, De Maio m'a envoyé une page de la BD qu'il était en train de dessiner pour encourager l'utilisation du préservatif.

Quelle probabilité que deux mecs qui aiment le rap, le dessin, la BD, et qui en plus croient en un idéal et veulent changer le monde, ont de se rencontrer ? C'était clair, il fallait que De Maio et moi on fasse quelque chose ensemble !

Plusieurs années ont passé. J'ai lancé mon premier roman, *Capão Pecado*.<sup>1</sup> Puis le *Manuel pratique de la haine*.<sup>2</sup> Je faisais un paquet de conférences, de concerts de rap, et je croisais Alexandre de temps en temps. Il prenait des photos et écrivait des articles sur la culture hip-hop.

En 2004, je me suis lancé dans l'écriture d'un recueil de nouvelles et j'ai repensé à mon vieux rêve de publier une BD. J'ai envoyé une nouvelle à Alexandre, et on a commencé à se retrouver régulièrement. Il a fallu un certain nombre de cafés et de longues discussions pour que notre première BD, l'histoire d'un garçon qui travaille dans un fast-food et glisse peu à peu dans la délinquance, voie le jour ! On était raide dingues de cette BD qu'on a appelée *Os inimigos não mandam flores* (Les ennemis n'envoient pas de fleurs), on s'est démenés pour qu'elle soit publiée. Elle est finalement sortie en 2005, en même temps que mon livre *Ninguém é inocente em São Paulo* (Personne n'est innocent à São Paulo).

Plusieurs critiques positives ont été publiées dans la presse, tout se passait plutôt bien. Mais la maison d'édition a eu des difficultés et l'aventure s'est arrêtée là. On nous a beaucoup reprochés d'avoir

fait une histoire trop courte – mais pour nous, il s'agissait du premier volume d'une trilogie...

On a alors décidé de terminer la BD et de la publier en un volume. On s'est vus plusieurs fois ; à chaque rendez-vous, on changeait un peu l'histoire et les dessins. Ce qu'on voulait par-dessus tout, c'était créer une authentique BD marginale, sans demi-vérités.

Enfin, *Favela Chaos* a été terminée : une bande-dessinée complète, dense, avec des personnages aboutis, qui ont des sentiments, des rêves. À plusieurs reprises, on a bien été tentés d'abandonner... Mais même dans le creux de la vague, il suffisait qu'on se retrouve et qu'on prenne un café ici, dans la favela, pour se remotiver grave. On passait des heures à discuter BD et on repartait encore plus enthousiastes.

Je ne pouvais pas me résoudre à ce fatalisme qui affirme qu'au Brésil, il n'y a de la place que pour les BD étrangères... Parce que le pire, c'est que quand j'achète des bandes-dessinées étrangères, j'ai du mal à croire à ce que je lis. J'ai l'impression de faire partie d'un pays périphérique qui refuse de se regarder dans le miroir...

Pour nous, rien n'a été facile, mais on a l'habitude. La souffrance n'est qu'une étape. La bande-dessinée de résistance n'est pas faite pour plaire à ses détracteurs. Pour quelles raisons ceux-ci iraient-ils publier et distribuer une œuvre qui nuit au maintien de leur pouvoir absolu ?

Vous voyez, ces films de guerre (nord-américains en général) dans lesquels l'ennemi n'a pas de visage, pas de sentiments, pas d'histoire personnelle ? C'est comme ça qu'on se sent, ici. Les histoires sont toujours racontées par les « vainqueurs » – les propriétaires, les patrons, ceux qui possèdent de grandes baraques et dirigent de grandes entreprises.

Pourtant, dites-moi : c'est grâce à qui qu'existe le centre ? Le centre n'existe que grâce aux habitants des favelas, qui l'ont construit, qui l'entretiennent, mais qui n'en tirent aucun bénéfice.

De Maio et moi avons écrit *Favela Chaos* pour montrer le caractère révolté de ceux qui vivent dans ces ruelles, transcrire l'amertume de ceux qui habitent dans des bicoques en bois, dévoiler le point de vue de ceux qui vivent cette réalité au quotidien. Nous l'avons écrite par volonté d'éterniser le peuple des quartiers périphériques – et d'inscrire sa vie dans l'Histoire. Et parce que nous croyons aussi que c'est au peuple d'écrire sa propre histoire.

1 Non traduit en France. À ce jour, il s'en est écoulé 100 000 exemplaires au Brésil.

2 Publié aux éditions Anacaona.

(...)



# quelques données sur le chaos

La guerre entre la police et le crime organisé,  
la corruption et l'augmentation des assassinats  
marquent l'année 2012

## São Paulo, Brésil!

**Je ne suis pas commandé, je commande <sup>1</sup>**

En 1554, des prêtres jésuites décidèrent de bâtir une Mission pour y catéchiser les Indiens, à l'endroit de l'actuel São Paulo : c'est l'acte de fondation de la ville. Comptant aujourd'hui plus de 19 millions d'habitants, la quatrième plus grande agglomération urbaine du monde produit le dixième PIB mondial.

La forte croissance économique dépourvue de politiques publiques et d'éducation de qualité a accentué les différences sociales. São Paulo est l'une des villes les plus dangereuses du monde pour un jeune de banlieue, surtout Noir.

En 1980, le taux d'homicides pour les enfants et les adolescents était de 3,1 pour 100 mille habitants. Ce chiffre, en constante augmentation, était en 2012 de 14 pour 100 mille [NdT : et de 17 pour 100 mille en 2014]. Cette augmentation de 350 % en 30 ans hisse le Brésil au quatrième rang des 100 pays les plus violents du monde.

Entre 1970 et 2007, le taux d'homicides à São Paulo a quadruplé. Les deux tiers des crimes impliquent des personnes de moins de 25 ans.

Les faibles moyens des politiques carcérales aggravent la situation. Les prisons sont à 170% de leurs capacités : 215 000 détenus occupent ainsi les 126 000 places disponibles dans les 160 prisons brésiliennes.

Tout cela est renforcé par un racisme larvé qui, dans les rues, contribue au massacre de la jeunesse noire. En 2014, plus de 56 000 homicides ont eu lieu au Brésil, dont plus de 41 000 des victimes étaient noires. Entre 2002 et 2012, le taux d'homicides des Blancs a diminué, alors que celui des Noirs a augmenté de 7,8%.

Enfin, à São Paulo, la police se distingue par sa triste létalité. Chaque année, la seule Police militaire de l'état de São Paulo tue plus que

1. Traduction de la devise de la ville de São Paulo, inscrite en latin sur le blason : « Non ducor, duco ».



la police des États-Unis, tous états et toutes polices confondus : en 2014, elle a tué 926 personnes, soit 5 morts tous les deux jours. Cette même année, 75 policiers sont morts – le chiffre le plus élevé depuis 1995, date à laquelle le gouvernement a commencé à présenter des statistiques sur la violence.

Favela Chaos se déroule dans la périphérie sud de São Paulo, où l'auteur Ferréz est né et vit encore aujourd'hui – plus particulièrement dans la favela de Capão Redondo qui, avec celle de Parque Santo Antônio, se dispute le titre de quartier le plus dangereux de la ville. Avec le 37<sup>e</sup> District Policier (DP), cette région est surnommée le « triangle de la mort » : c'est là que sont commis 10% des assassinats de la ville.

C'est dans ce décor qu'ont grandi Igros, Xela, Mentira et tous les personnages de Favela Chaos. Malheureusement, on n'a pas besoin d'inventer une ville violente pour faire une bande dessinée.

### **Hausse du taux d'homicides de 47 %**

Selon les données du Secrétariat d'état à la Sécurité publique sur le mois de juin 2012, le taux d'homicides volontaires a augmenté de 47 % par rapport au même mois de l'année précédente. Ces chiffres n'incluent pas les « actes de résistance » (suspects tués lors de confrontations directes avec la police), lesquels n'ont pas encore été rendus publics malgré leur poids dans les chiffres de la létalité policière.

### **Dieu crée, la Rota tue**

La Rota est le groupe d'intervention spécial (la « troupe d'élite ») de la PM de l'état de São Paulo. Au mois de janvier 2010, la Rota a tué 22 personnes ; en janvier 2011, 31 ; et en janvier 2012, 45, soit une augmentation de 104,5 % en trois ans, selon les données officielles. De janvier à septembre 2012, la Rota a officiellement tué 170 personnes. Certains journalistes comparent ces meurtres à ceux commis durant la dictature militaire.

Durant cette même période, le crime organisé a tué 68 policiers.

La société civile dénonce régulièrement les abus de pouvoir et les exécutions sommaires de la police : elle lui impute un homicide volontaire sur cinq.

Dix municipalités concentrent 25 % des décès, lesquels concernent à 99,6 % des hommes, et à 60 % des jeunes entre 15 et 20 ans (chiffres : Institut Sou da Paz).

## **Selon l'ONU, un pour cent des homicides dans le monde sont commis à São Paulo**

Un pour cent des homicides de la planète ont lieu dans la seule ville de São Paulo – bien qu'elle ne compte que 0,17 % de la population mondiale, souligne une étude de l'Organisation des Nations Unies (ONU) publiée en 2007.

São Paulo est l'exemple même de la corrélation entre expansion chaotique urbaine et croissance du taux de criminalité. Entre 1940 et 1960, la population des banlieues a augmenté de 364 % en raison d'un exode rural massif.

En l'absence de moyens nécessaires à la mise en place d'un cadre de vie digne et juste, les institutions civiles se sont retrouvées « écrasées par la vitesse et l'ampleur de la croissance démographique », affirme l'étude.

En 1999, São Paulo a atteint le chiffre record de 11 455 assassinats, un chiffre 17 fois plus élevé que celui de New York qui, la même année, a recensé 667 crimes similaires.

De 1970 à 2007, le taux d'homicides à São Paulo a quadruplé. Selon l'ONU, les comportements violents touchent particulièrement les jeunes, puisque les deux tiers des crimes impliquent des individus de moins de 26 ans. Ces dernières années, São Paulo donne l'apparence d'avoir réussi à réduire son taux de criminalité, mais de grandes inégalités sociales et géographiques subsistent. En outre, la guerre entre la police et le crime organisé semble s'intensifier.

Le taux de mortalité de la Rota (troupe d'intervention spéciale de la PM de São Paulo) est en croissance constante. De 2007 à 2011, ce taux a augmenté de 78 % – passant de 46 à 82 décès officiels. Mais si l'on inclue les « actes de résistance » (suspects tués lors de confrontations directes avec la police), 229 personnes ont été tués par la Rota en 2012. Si l'état n'endigues pas la violence policière, il participera à la légitimation du discours du PCC [NdT : un des principaux gangs criminels de São Paulo], qui affirme protéger ses membres des abus du gouvernement.

*Source : BBCBRASIL.com  
Plus d'informations sur les violences policières  
sur [www.anacaona.fr](http://www.anacaona.fr)*

**De Maio**



Alors que nous bouclons *Favela-Chaos*, nous arrivent ces nouvelles du Brésil.

Trois ans après sa publication, voici la situation...

## 13 août 2015, meurtres en série

13 Août 2015. J'étais à Brasilia lorsque j'ai été informé d'assassinats en série dans ma ville, à Osasco, et dans la ville tout proche de Barueri, toutes deux situées dans le nord du grand São Paulo.

Une semaine avant ce bain de sang, un braquage dans une station essence a mal tourné. Cinq personnes sont tuées, en plus du policier militaire Avelino de Oliveira. Selon les éléments de l'enquête, il aurait été tué par sa propre arme. Les policiers militaires de la région, décidés à retrouver l'arme volée [et à venger leur collègue], se rendent dans au moins trois « deals » des quartiers voisins. Bredouilles, ils auraient proféré les premières menaces. Le 12 août, un policier municipal est tué lors d'une tentative de braquage à Barueri.

Le lendemain, 13 août 2015, 19 personnes sont tuées et 7 autres blessées en l'espace de trois heures, à 10 endroits différents d'Osasco et de Barueri, créant un climat de terreur chez les habitants. Les vidéos de surveillance montrent des hommes cagoulés et déterminés – des escadrons de la mort, très certainement composés de policiers – entrant dans les bars en tirant indistinctement, ou tirant dans la rue depuis leur voiture. À certaines occasions, ils obligeaient les victimes à avouer leurs antécédents judiciaires. Si elles avaient un casier, elles étaient abattues à bout portant.

Parmi ces victimes, 6 avaient un casier judiciaire. Et il y avait Leticia da Silva, 15 ans, étudiante, « au mauvais endroit au mauvais moment »...

En l'espace d'une semaine, dans le grand nord de São Paulo, 24 civils et 2 policiers sont morts dans des massacres interconnectés.

## Cauchemar périphérique

Au cours du 1er semestre 2015, Osasco a enregistré en moyenne cinq assassinats par mois. Ces chiffres, comparables à ceux de territoire en situation de conflit armé, exposent au Brésil et au monde la réalité d'un quartier où la vie ne vaut pas grand-chose.

Ces trois dernières années, au moins six massacres sanglants ont eu lieu à Osasco (trois en 2012, et trois en 2015), entraînant la mort de 49 personnes selon les chiffres officiels. Point commun de ces

tueries : elles ont toujours eu lieu après la tentative ou l'assassinat d'un policier. Elles ont eu lieu en périphérie, et ont touché en majorité des hommes, Noirs, entre 15 et 40 ans. Autre coïncidence : plusieurs victimes avaient un casier judiciaire. [Tentative des paramilitaires de se faire justice eux-mêmes ?]

En octobre 2012 par exemple, 11 personnes ont été assassinées par balles lors d'une fête au jardin Rochdale. Quatre avaient un casier judiciaire. Or on sait aujourd'hui que, quelques jours avant l'attaque, les policiers avaient fait des recherches sur les antécédents criminels de certaines des victimes. Deux policiers militaires ont été mis en cause dans l'enquête mais, trois ans plus tard, ils n'ont toujours pas été jugés.

## À São Paulo, la criminalité la plus élevée depuis 10 ans

Dans la plus grande ville d'Amérique du Sud, le nombre de tués dans des confrontations avec la police a battu cette année un record : ce sont les chiffres les plus élevés depuis dix ans. On déplore 358 morts uniquement lors de confrontations avec la police, sur une période de six mois ; soit 128% de plus que les 157 victimes enregistrées au cours de la même période en 2013.

## Carte de la violence

Selon le journal *O Estadão de São Paulo*, qui a dessiné une carte de la violence urbaine dans le grand São Paulo, la périphérie subit les pires conséquences de l'absence de l'État dans ses quartiers.

Dans l'extrême sud du grand São Paulo, connu dans les années 1990 comme le « Triangle de la mort », entre les quartiers Parque Santo Antônio, Jardim et Capão Redondo [le quartier d'origine de Ferréz], la situation a peu changé. Les homicides restent concentrés dans cette région qui, pendant les six premiers mois de l'année 2015, a enregistré 21 cas. Si l'on ajoute à ces chiffres ceux du quartier de Parelheiros, 26 personnes [hors confrontations avec la police] ont déjà perdu la vie dans l'extrême sud de la troisième métropole du monde pendant les six premiers mois de 2015.

Je m'appelle André Nicolau, je suis né il y a 29 ans à Osasco, et je suis un survivant de la guerre qui tue 116 personnes par jour (4,8 par heure) au Brésil.



(...)